IV

SUR LA POLÉMIQUE DE CICÉRON ET DES ATTICISTES

PAR A. DESMOULIEZ
Assistant à la Faculté des lettres de Montpellier

SOMMAIRE. — *Quiconque cherche l'explication du conflit entre asianisme et atticisme ne doit pas dissocier l'une de l'autre la réaction artistique contre le style hellénistique et la réaction littéraire contre l'asianisme. L'école atticiste de Rome ne peut être isolée du mouvement néo-attique qui se manifeste au Ier siècle av. J.-C. à travers la Grèce, l'Asie et l'Italie. Contre les atticistes, Cicéron défend le goût romain et invoque une loi de progrès ; querelle, sans cesse recommencée, des anciens et des modernes.*

La lutte de Cicéron et des atticistes ouvre à Rome, avec toute l'acuité que lui vaut le renom de l'un des adversaires au moins, le long conflit entre l'asianisme et l'atticisme ; elle pose, en outre, dans l'histoire des lettres latines, un problème qui n'a pas encore trouvé sa solution. « Chacun, écrivait Mlle A.-M. Guillemin en 1933, parle avec assurance de la querelle de l'asianisme et de l'atticisme comme d'un incident connu et élucidé. Cependant, quiconque y regarde de près s'apercevra que nous ne savons ni l'origine du différend ni la véritable substance de ce style asianiste, condamné sur la parole de Cicéron... La question de l'asianisme et de l'atticisme est donc encore une question en l'air, sans autre fondement que des affirmations complaisamment répétées [1]. » Réflexions que, dix ans plus tard, P. Boyancé devait aussi faire siennes [2].

Sans doute, l'absence d'œuvres originales, le manque de témoignages exempts de partialité polémique peuvent expliquer et excuser tout à la fois l'impuissance de la critique. Mais la lutte de Cicéron et des atticistes ne saurait être examinée dans ses seules données littéraires et rhétoriques. Ou plutôt ces données mêmes trouveront leur pleine signification, si nous savons rapprocher doc-

1. *R. É. L.*, 1933, fasc. II, p. 503.
2. P. Boyancé, *Problèmes d'histoire littéraire*, in *Mémorial des Études latines*, 1943, p. 184.

trines oratoires et doctrines artistiques, éclairer les unes par les autres. Plaçons donc le débat dans la perspective esthétique du moment. Les origines de la querelle, les arguments des adversaires apparaîtront, croyons-nous, dans une lumière plus vive et plus nette.

* * *

Bien des hypothèses ont été faites pour expliquer la formation du groupe atticiste à Rome et son opposition à l'éloquence cicéronienne. Leur nombre et plus encore leur diversité prouvent les incertitudes de la critique.

O. Jahn a pensé que les atticistes ont poursuivi, achevé la réforme esthétique de Cicéron lui-même[1]. Ils auraient jugé insuffisante sa réaction contre l'asianisme en faveur d'un style plus simple ; et, dépassant la leçon du maître, ou la poussant jusqu'à sa conclusion logique, les élèves auraient adopté le seul idéal de l'atticisme. Interprétation que J. Poirot a condamnée, et avec raison, semble-t-il[2]. Elle suppose, en effet, selon sa propre formule, une « espèce de tutelle littéraire que Cicéron aurait exercée sur la Jeunesse[3] ». Or, rien n'est moins sûr. Et, si J. Poirot se trompe gravement en affirmant que Caelius ne s'est jamais attaché à Cicéron[4], il reste vrai — et c'est là un fait essentiel — que Calvus, l'un des chefs de la jeune école, a échappé à son influence[5]. J. Poirot ajoute : « L'école attique est donc une école indépendante et rivale de celle de Cicéron[6]. » Conclusion que nous croyons exacte.

Faut-il voir dans les atticistes des aristocrates, originaires de Rome et fiers de cette supériorité? Telle est l'hypothèse de J. Poirot. « Parmi les attiques, écrit-il, plusieurs descendaient des plus anciennes familles : César, Brutus, Calvus ; les autres appartenaient à la plus haute société romaine : Curion, Caelius, Pollion, Cornificius. C'était donc une école aristocratique, composée de patriciens ou au moins de nobles, à qui leur naissance ouvrait le monde élé-

1. O. Jahn, édit. de l'*Orator*, 1869, Introd., p. 8.
2. J. Poirot, *Essai sur la polémique de Cicéron et des Attiques*, Paris, 1896, p. 89-90.
3. J. Poirot, *o. l.*, p. 89.
4. Cic., *Pro Caelio*, 9 ; Quint., XII, 11, 6. Cf. F. Antoine, *Lettres de Caelius à Cicéron*, Paris, 1894, Introd., p. 22-23.
5. J. Poirot, *o. l.*, p. 90.
6. J. Poirot, *o. l.*, p. 90.

gant et cultivé de Rome, où Cicéron, homme nouveau, dut se faire une place à force de labeur. De plus, tous étaient des Romains, et non, comme Cicéron, des gens des municipes. On sait les critiques dédaigneuses que le survivant de cette école, Pollion, faisait du style de cet autre municipal, Tite-Live. Peut-être la situation de Tite-Live vis-à-vis de Pollion n'est-elle pas sans analogie avec celle de Cicéron vis-à-vis de César ou de Calvus. L'*urbanitas*, privilège des orateurs de Rome,... les attiques la possédaient par le seul effet de leur éducation et pour ainsi dire par hérédité ; elle leur était naturelle[1]. » Ainsi, la jeune école proclamerait la vertu prééminente de l'*urbanitas*, c'est-à-dire de la correction et de l'élégance dans la diction[2]. Qualité attique par excellence et qui mérite d'autant plus d'être soulignée que l'un des reproches majeurs adressés à l'asianisme concerne précisément l'impureté de la prononciation — conséquence du développement de la κοινή[3]. En outre, les atticistes prétendaient défendre un idéal aristocratique : « Par instinct de patriciens, dit encore J. Poirot, par habitude de lettrés, par élégance d'hommes du monde, ils dédaignaient les artifices de la rhétorique et les procédés scolaires de la parole[4]. » Et J. Poirot affirme qu'ils rejoignaient par là la tradition de Scipion Émilien et des Gracques, dont les discours pourraient bien avoir offert « les premières esquisses et comme les modèles de la future éloquence attique[5] ». Suggestion qui paraîtra plus riche encore, si nous nous souvenons du cercle des Scipions et des goûts qui y prévalaient[6]. L'éloquence de Laelius, telle que la définit Cicéron[7], dans son élégance soignée et son ignorance du pathétique, n'annonce-t-elle pas la manière des atticistes? Le stoïcisme, présent avec Panaetius, n'enseignait-il pas les vertus du style simple[8]? Et Térence lui-même ne se pare-t-il pas déjà des grâces de l'atticisme[9].

1. J. Poirot, *o. l.*, p. 79-80.
2. Sur ce sens d'*urbanitas*, cf. J. Marouzeau, *Aspects du latin littéraire*, p. 11 sqq., et E. de Saint-Denis, *Évolution sémantique de « urbanus-urbanitas »*, *Latomus*, t. III, 1939, p. 19.
3. Cf. G. L. Hendrickson, *The* de Analogia *of Julius Caesar*, *Class. Phil.*, I, 1906, p. 98 ; J. F. d'Alton, *Roman literary Theory and Criticism*, Londres, 1931, p. 214-215.
4. J. Poirot, *o. l.*, p. 81.
5. J. Poirot, *o. l.*, p. 82 et p. 100.
6. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 27 sqq. ; cf. R. Reitzenstein, *Scipio Aemilianus und die stoische Rhetoriker*, *Strassburger Fetschrift zür LVI Versammlung deutscher Philologia*, 1901.
7. Cic., *Brut.*, XXII, 86 ; cf. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 37-38.
8. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 34 sqq., 217-218.
9. J. Girard, *Études sur l'éloquence attique*, Paris, 1884, p. 68.

Cette explication résiste-t-elle à un examen attentif? C. Curcio a nié l'origine aristocratique des atticistes[1]. Et la réserve prudente de J. Poirot semblait déjà affaiblir sa thèse. De fait — pour ne citer que les deux chefs de la nouvelle école — Calvus appartenait à la *gens Licinia*, illustre sans doute, mais plébéienne[2]; et Calidius était probablement plébéien[3]. D'autre part, J.-F. d'Alton note, à juste titre, que, dans le *de Oratore*, avant même que le différend ne surgît avec toute sa gravité, Cicéron a accordé la plus grande importance à l'*urbanitas*[4]. Comment admettre dès lors que la question de l'*urbanitas* ait pu dominer tout le conflit, susciter une irréductible opposition entre Cicéron et les atticistes? Comment expliquer surtout que, dans l'âpreté croissante de la polémique, le *Brutus*, l'*Orator*, le *de Optimo genere dicendi*, aient ignoré le problème? Rien, enfin, ne permet de confirmer l'hypothèse de J. Poirot, quand il prétend que les atticistes « ont fait revivre l'éloquence des Gracques et des Scipions[5] ». Nous craignons même que cette explication ne fausse la perspective historique. N'est-elle pas, en effet, trop large et trop étroite à la fois? Trop large, parce qu'elle laisserait supposer que tous les orateurs, dédaigneux des artifices de rhétorique, friands de style simple, étaient des attiques : interprétation combattue avec raison par J.-F. d'Alton[6]. Trop étroite aussi parce qu'elle risque de faire oublier la volonté des atticistes de suivre les modèles les plus purs de l'atticisme. Et c'est là pourtant, au milieu des incertitudes du débat, la vérité la plus solidement établie.

Autres efforts pour résoudre le problème, autres arguments. Des raisons politiques ont été invoquées : l'hostilité de Calvus, qui ne pardonnait pas à Cicéron la condamnation et la mort de son père. « L'homme qui lui avait pris la vie et l'honneur de son père, écrit F. Plessis, ne pouvait lui inspirer que des sentiments de répulsion[7]. » Idée que n'exclut pas J.-F. d'Alton[8]. Cette interprétation nous aide sans doute à comprendre le rôle qu'a joué Calvus dans

1. C. Curcio, *De Ciceronis et Calvi reliquorumque Atticorum arte dicendi Quaestiones*, 1899, p. 16 sqq.
2. F. Plessis, *Calvus*, 1896, p. 45. Cf. C. Curcio, *o. l.*, p. 17 et 18.
3. C. Curcio, *o. l.*, p. 17. Cf. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 226.
4. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 226.
5. J. Poirot, *o. l.*, p. 100.
6. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 252-253.
7. F. Plessis, *o. l.*, p. 50.
8. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 219.

son groupe. Mais elle ne saurait expliquer la présence de Brutus parmi les atticistes. Son amitié avec Cicéron prouve, par sa fermeté même, que seul un désaccord esthétique séparait les deux hommes. Et, enfin, il convient de le souligner, une telle interprétation n'éclaire aucunement la doctrine de la nouvelle école.

Influence de l'alexandrinisme[1]? Hypothèse séduisante dans le cas personnel de Calvus, ami de Catulle et poète néotérique lui-même[2]. Mais vaudra-t-elle pour tous les atticistes? Et, si elle met bien en lumière leur préférence pour un art qui se cache lui-même à force d'art, suffit-elle pour justifier toutes les tentations, tous les impératifs du néo-atticisme?

Faut-il parler de l'action du stoïcisme, qui a contribué à répandre à Rome le goût du style simple[3]? L'explication rejoindrait ou élargirait plutôt la conjecture de J. Poirot[4]. Mais les atticistes ne faisaient pas tous, sans doute, profession de stoïcisme. Et surtout parce qu'il s'agit d'une tradition assez longue déjà à Rome et que Cicéron, sans la suivre, ne paraît pas vouloir condamner[5], nous avons toujours peine à comprendre le conflit, à sa date et dans son ampleur.

E. Norden, reprenant une idée de Mommsen[6], a voulu assimiler néo-atticisme et analogie[7]. Cette hypothèse a été combattue par nombre de critiques. W. Kroll, en particulier, fait remarquer, à juste titre, que l'analogie se définit par une doctrine grammaticale et non point rhétorique ; elle ne saurait donc expliquer entièrement le néo-atticisme et son idéal oratoire[8]. Sans doute, la recherche d'une écriture châtiée, le parti pris de correction, la volonté de purisme ont pu amener Calvus et ses amis à opter pour l'analogie contre l'anomalie dont Cicéron restait partisan. Atticistes parce qu'ils étaient des analogistes? Disons plutôt : analogistes parce qu'ils étaient des atticistes.

Norden soutient, en outre, que les atticistes ont cherché à imiter l'ancienne éloquence romaine tout autant que l'éloquence at-

1. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 218 et note 2.
2. F. Plessis, *o. l.*, p. 53-54 ; cf. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 218.
3. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 217-218 ; *Vide supra*, p. 170.
4. *Vide supra*, p. 170.
5. Cic., *Brut.*, XXX-XXXI, 116-120 ; XC, 309 ; *Orat.*, XXXII, 113.
6. Mommsen, *Röm. Gesch.*, III[7], p. 578.
7. E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, 1898, t. I, p. 184 sqq.
8. W. Kroll, édit. de l'*Orator*, Berlin, 1913, Introd., p. 12-13.

tique[1]. Interprétation qui s'appuie notamment sur un passage du *Brutus* ou plutôt... sur un contresens manifeste : il n'est pas vrai, comme le prétend Norden, que Cicéron, en faisant l'éloge de Caton et en le comparant à Lysias[2], expose la thèse de ses adversaires pour confier à Atticus le soin de la réfuter en son nom[3]. La réponse que Cicéron fait précisément à Atticus[4] et, en dépit de ses réserves, la confirmation qu'il apporte dans l'*Orator*[5] ruinent une telle explication.

Ainsi, aucune des hypothèses que nous venons de rappeler n'éclaire pleinement les origines du mouvement atticiste à Rome. Nous devons remarquer que leurs auteurs se sont tous attachés à examiner les problèmes dans ses données locales. N'auraient-ils pas échoué pour avoir enfermé le néo-atticisme à l'intérieur des frontières artistiques de Rome?

De fait, une réaction contre l'asianisme s'était produite dans les foyers intellectuels et artistiques du monde antique bien avant la formation de l'école romaine. Agatharchidès de Cnide avait déjà, au IIe siècle av. J.-C., condamné les outrances asianistes, au cours d'une « violente polémique[6] ». Et la critique ne s'est divisée que pour définir le centre où cette opposition a pris naissance[7]. Athènes? Rhodes? Alexandrie? Pergame? Chacune de ces capitales de la pensée a trouvé ses partisans : Athènes, parce qu'elle restait gardienne d'une tradition affaiblie parfois, mais toujours vivante[8]; Rhodes, qui semble s'être préservée d'une dangereuse contagion et où Molon donnait des leçons de mesure[9]; Pergame, attachée à l'étude des attiques, où le stoïcisme faisait sentir son influence et où Calidius connut peut-être l'enseignement d'Apollore[10]; Alexandrie enfin, riche d'écoles et de doctrines et où le goût

1. E. Norden, *o. l.*, p. 258-259.
2. Cic., *Brut.*, XVI, 63-64.
3. Cic., *Ibid.*, LXXXV, 293.
4. Cic., *Ibid.*, LXXXVII, 298.
5. Cic., *Orat.*, VII, 23 : « Sed ego idem, qui in illo sermone nostro, qui est expositus in « Bruto », multum tribuerim Latinis vel ut hortarer alios vel quod amarem meos, recordor... »
6. E. Schwartz, *P. W.*, 1, p. 740, 2e col., s. v. *Agatharchidès.*
7. H. Heck, *Zür Entstechung des rhetorischen Attizismus*, Munich, 1917, p. 5. Cf. W. Schmid, *Ueber den Kulturgeschichtlichen Zusammenhang und die Bedeutung der griechischen Renaissance in der Römerzeit*, Leipzig, 1898, p. 10-11.
8. E. Rohde, *Die Asianische Rhetorik und die Zweite Sophistik*, *Rein. Mus.*, XLI, 1886, p. 175 sqq. Cf. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 215-216.
9. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 216 et notes 3, 6, 7 ; *Ibid.*, p. 217 et note 6.
10. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 217 et note 3.

pour un art savant et subtil — tel que la poésie alexandrine nous le révèle — s'accommodait mal sans doute de la facilité et de l'anarchie de l'asianisme[1]. Notre intention n'est pas de discuter les arguments qui servent à étayer ces différentes hypothèses et moins encore de choisir entre elles. Il nous suffira de noter qu'au delà de leur diversité, de leurs contradictions mêmes, elles se rejoignent pour prouver l'existence — et l'ampleur aussi — d'un mouvement atticiste au Ier siècle avant J.-C. Et c'est là, croyons-nous, une donnée essentielle.

C. Curcio a donc eu raison de supposer que l'école atticiste était née, non pas à Rome, mais en Grèce ou en Asie : à Athènes ou à Pergame, précise-t-il, vers 75 avant J.-C.[2]. Et il ajoute que ses préceptes ont été introduits à Rome entre 56 et 46 avant J.-C. par des jeunes gens qui avaient fait leurs études dans ces villes[3]. Mais il avoue lui-même qu'il n'y a pas de témoignage pour confirmer cette partie de son hypothèse[4]. Nous constaterons, pour notre part, une lacune plus grave encore : aucun document n'éclaire la doctrine du néo-atticisme, ne permet d'en définir les impératifs esthétiques. Résurrection des vertus attiques? Mais Cicéron ne se vante-t-il pas de les pratiquer? Le problème reste donc entier. Serait-il insoluble?

Une remarque s'impose : tous les critiques paraissent isoler le mouvement atticiste dans la perspective esthétique du moment. C'est oublier l'importance, la force du courant néo-attique dans la vie artistique au IIe et au Ier siècle avant J.-C. Et l'explication que nous cherchons en vain, faute de textes, les données archéologiques nous l'apporteront peut-être. Essayons d'abord d'analyser l'art néo-attique dans ses origines et ses traits distinctifs.

Renaissance de l'atticisme? La formule n'est pas sans inexactitude ni injustice même, car elle laisserait ignorer la fidélité d'Athènes à sa propre tradition : « L'école attique, au IIe siècle, écrit Ch. Picard, restera pareillement gardienne du dépôt de l'art classique ; elle s'est tenue, un peu vieillotte, comme en marge du vrai mouvement hellénistique, asiatico-égyptien[5]. » De telles sur-

1. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 217.
2. C. Curcio, *o. l.*, p. 24-25.
3. C. Curcio, *o. l.*, p. 24.
4. C. Curcio, *o. l.*, p. 24.
5. Ch. Picard, *La sculpture antique de Phidias à l'ère byzantine*, Paris, 1926, p. 206.

vivances n'ont pu que favoriser, si elles ne l'expliquent pas entièrement, la réaction qui se produit, dès la deuxième moitié du IIe siècle avant notre ère, contre les outrances du style hellénistique. « L'art dit « néo-attique » — dont le temps était venu —, affirme encore Ch. Picard, reste essentiellement traditionaliste : il a cherché ses modèles dans le passé lointain... ou récent, plutôt qu'autour de lui et dans l'observation nouvelle[1]. »

Retour au classicisme, mais aussi aux tendances archaïsantes que l'art classique, dans son épanouissement même, n'avait pas abolies. Ainsi, Ch. Picard peut noter « la réaction académique et archaïsante qui se produira après 150 surtout[2] », ou bien « la renaissance archaïsante du Ier siècle[3] ».

Définition incomplète encore : nous ne saurions comprendre le goût néo-attique, dans toutes ses exigences, sans remarquer qu'il s'est développé, semble-t-il, à la faveur d'un dilettantisme friand, en son érudition, du style des écoles anciennes. Phénomène qui n'est pas unique dans l'histoire du goût à travers les siècles : Ch. Picard rappelle l'engouement, au XIXe siècle, pour les « préraphaélites » ou le « Quattrocento » florentin[4]. Et nous connaissons, de nos jours, bien d'autres « snobismes » artistiques... Mais rien ne découvre mieux les partis pris esthétiques du néo-atticisme que le choix des modèles qu'il se plaît à imiter. Il faut faire une place privilégiée à Callimachos : Callimachos « le Raffiné[5] », subtil en son affectation archaïsante, dans ce Ve siècle finissant, maître de délicatesse et de préciosité, et sans qui, selon le jugement de Ch. Picard, l'archaïsme hellénistique ne saurait plus être expliqué[6].

Il convient, en outre, de souligner que ce mouvement déborde les frontières de l'Attique : son influence s'exerce dans les centres artistiques d'Asie ou des îles. L'école de Pergame laisse une place, parmi ses productions, à l'art néo-attique — à supposer même qu'elle n'ait point contribué à son éclosion[7]. Les ateliers de Tralles ne le négligent pas : « On a fait à Tralles, à l'occasion, de la sculpture archaïsante, écrit Ch. Picard : telle Caryatide qui doit dater

1. Ch. Picard, *La sculpture antique...*, p. 218.
2. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 195.
3. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 206.
4. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 222-223.
5. Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque, La sculpture*, 1939, II, 2, p. 616.
6. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 635.
7. S. Reinach, *Bas-relief découvert en Mysie*, *R. É. G.*, XIII, 1900, p. 14.

seulement du Ier siècle avant J.-C. en est la preuve. Cet indice montrerait, d'ailleurs à lui seul, la prédominance de la tradition classique, en cet endroit[1]. » Et Rhodes, ouverte à toutes les influences, ne peut ignorer le néo-atticisme : à côté de la tendance rhodo-asiatique, Ch. Picard note la force de « la tradition classique, aboutissant à l'académisme, voire au style archaïsant[2] ».

L'art néo-attique pénétrera aussi à Rome et d'abord, sans doute, avec toutes les œuvres que les Romains, par sensibilité ou vanité artistique, achètent et font acheter dans les ateliers étrangers. Mais surtout — et le fait est plus riche de signification — une école romaine — ou tout au moins gréco-romaine — reflète, dans ses productions, les tendances du moment : l'école de Pasitélès, au delà de son éclectisme, se veut aussi archaïsante[3]. Et Pasitélès, maître minutieux, esthéticien et historien de l'art tout à la fois, paraît connaître, à Rome, une grande réputation, dans la première moitié du Ier siècle avant J.-C. Son influence s'y prolongera grâce à son élève Stéphanos et à Ménélaos, lui-même élève de Stéphanos[4]. Il faut ajouter qu'il n'est point invraisemblable de penser que l'école de Pasitélès n'a eu nullement, selon l'expression de Ch. Picard, « le monopole des adaptations archaïsantes[5] ». D'autres artistes, à Rome ou en province, s'attachent, semble-t-il, à exécuter des œuvres qui répondent au même goût[6].

Tel est donc le style néo-attique, divers en ses productions. Dans son éclectisme, il remet en faveur des formules anciennes, mais non sans maniérisme ni parti pris de raffinement. Large courant esthétique qui, dès le milieu du IIe siècle, traverse la Grèce, l'Asie et l'Italie.

Ne serait-il point permis de projeter sur le mouvement des atticistes romains la lumière des données archéologiques? Solution d'autant plus légitime, nécessaire même, que l'antiquité s'est plue à rapprocher éloquence et arts plastiques[7]. Cette méthode, qui se

1. Ch. Picard, *La sculpture antique...*, p. 262 ; cf. *Ibid.*, p. 206, note 3.
2. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 211.
3. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 222. Cf. A. Grenier, *Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art*, Paris, 1925, p. 306 sqq.
4. A. Grenier, *o. l.*, p. 307.
5. Ch. Picard, *La sculpture antique...*, p. 222.
6. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 222.
7. L'idée a été mise en lumière par F. Blass, *Die griechische Beredsamkeit in dem Zeitraüm von Alexander bis auf Augustus*, Berlin, 1865, p. 223 sqq. et notamment p. 226. Elle a été

développera sans doute sous l'influence de la science pergaménienne, s'affirme avec la plus grande netteté dans les ouvrages de rhétorique[1] : comparaison entre l'art oratoire et la sculpture ou la peinture, parallèle entre leur histoire, les étapes de leur évolution, confrontation entre le style des écrivains et le style des artistes, analogie entre les critères qui servent à juger les uns et les autres, tout vise à proclamer une parenté esthétique, et l'unité derrière la diversité des formes. Tradition scolaire à vrai dire et peut-être systématisation pédagogique, qui ne prouvent rien en faveur du goût des maîtres, mais qui attesteront la place faite par les rhéteurs à l'histoire de l'art et à l'histoire de l'éloquence, étudiées dans leurs rapports réciproques.

Cette constatation nous invite, nous autorise à ne point dissocier l'une de l'autre la réaction artistique contre le style hellénistique et la réaction littéraire contre l'asianisme. L'école des atticistes romains ne saurait donc être définie indépendamment du mouvement et peut-être de la mode esthétique qui s'affirme au Ier siècle avant J.-C., dans les ateliers d'art comme dans les écoles de rhétorique, en Grèce et en Asie aussi bien qu'à Rome. Nous découvrons ainsi son origine[2] ; nous connaissons sa doctrine avec toutes ses exigences : volonté de réaction, goût des subtiles minuties, imitation des formules classiques, mais aussi archaïsantes, parti pris de raffinement qui n'exclut pas le snobisme[3]... Il est aisé dès lors de prévoir le conflit avec Cicéron, attaché à un choix qu'il fonde sur d'autres principes esthétiques.

soulignée par H. Jucker, *Vom Verhältnis der Römer zur bildenden Künst der Griechen*, Francfort, 1950, p. 126 sqq., p. 134 sqq., p. 140 sqq. Cf. encore J. Cousin, *Études sur Quintilien*, I, Paris, 1935, p. 658-659.

1. Sans prétendre donner une liste exhaustive, et pour signaler les textes les plus significatifs, nous citerons : Démétrius de Phalère, Περὶ ἑρμηνείας, ch. 14 ; Denys d'Halicarnasse, *Isocrate*, III ; *Isée*, IV ; *Dem.*, LI ; *Din.*, VII ; Cic., *de Orat.*, III, VII, 26 ; XXV, 97-98 ; XXVI, 101 ; *Brut.*, XVIII, 70 ; LXXXVII, 298 ; *Orat.*, II-III, 8-9 ; XXII, 73-74 ; L-LI, 168-169 ; LXXI, 234-235 ; Quint., II, 12-7 ; VIII, 5, 26-27 ; XII, 10, 1-11 ; Ps. Longin, Περὶ ὕψους, XXXVI, 3. Ajoutons encore : Aristote, *Poet*, ch. II et VI. L'exemple de Démétrius de Phalère et sans doute aussi de Denys d'Halicarnasse prouve l'erreur de E. Bertrand, quand il écrit à propos de Cicéron : « Mais ce qui lui appartient en propre, c'est l'usage qu'il fait de cette méthode en l'appliquant à l'enseignement de son art » (E. Bertrand, *Études sur la peinture et la critique d'art dans l'antiquité*, Paris, 1893, p. 305). Cicéron se contente, semble-t-il bien, de suivre une tradition.

2. Ainsi se trouve condamnée l'explication proposée par E. Castorina, *Licinio Calvo*, Catane, 1946, p. 71. En déplaçant et en niant le problème, l'auteur de cette étude ne le résout aucunement.

3. Ne serait-ce point le mot *snobisme* qui traduirait le mieux l'expression de Quintilien (XII, 10, 14) : « Haec manus quasi quibusdam sacris initiata...? »

* * *

Malgré la perte des traités alexandrins, nous n'ignorons pas entièrement la méthode ni les fondements de la critique d'art, telle qu'elle était conçue dans les derniers temps de l'hellénisme. Cicéron et Quintilien nous ont conservé les linéaments de la doctrine [1]. Mais c'est Pline l'Ancien qui reste notre source principale, dans les chapitres de son *Histoire Naturelle* qu'il a consacrés aux Beaux-Arts et à leur histoire [2].

A la base, un dogme — le progrès dans l'art, et un principe esthétique — la traduction de la réalité vivante. Nous comprenons désormais l'effort et le sens de la critique : elle vise à marquer les étapes de l'évolution ; elle compare les artistes et leurs œuvres à ceux qui les ont précédés ou suivis ; elle fonde son jugement sur la mesure des insuffisances et des mérites qu'ils ont chacun, en moins ou en plus. Méthode historique et « quantitative » — pour reprendre un mot de J. Charbonneaux [3] — et qui, par là, reste dogmatique. Elle s'applique également à la critique littéraire. La parenté que les rhéteurs — nous l'avons vu [4] — établissaient entre l'art oratoire et les arts plastiques ne nous permettra pas d'en douter. Et, de fait, c'est bien là le système critique que Cicéron a adopté dans le *Brutus*. Son but n'est-il pas de retracer l'histoire de l'éloquence romaine, dans son enrichissement continu, jusqu'au moment où elle s'épanouit dans l'art de Cicéron lui-même? « Nunc reliquorum oratorum aetates, si placet, et gradus persequamur [5] », écrit-il au cours de son exposé ; et rien ne précise mieux son intention. Ou bien encore : « Quod idcirco posui, ut dicendi latine prima maturitas in qua aetate exstitisset posset notari et intelligeretur jam ad summum paene esse perductam, ut eo nihil ferme quisquam addere posset, nisi qui a philosophia, a jure civili, ac historia fuisset instructior [6]. » Il proclame ailleurs l'universalité de la loi du progrès artistique : après avoir montré qu'elle se vérifie en sculpture et en

1. Cic., *Brut.*, XVII, 70-71 ; Quint., XII, 10, 1-9.
2. Pline, *N. H.*, lib. XXXIV-XXXVI.
3. J. Charbonneaux, *La sculpture grecque classique*, Paris, p. 8.
4. *Vide supra*, p. 176-177.
5. Cic., *Brut.*, XXXII, 122.
6. Cic., *Ibid.*, XLIII, 161.

peinture — rapprochement significatif — il ajoute : « Et nescio an reliquis in rebus omnibus idem eveniat ; nihil est enim simul inventum et perfectum[1]. » Ce principe domine et commande, croyons-nous, l'argumentation de Cicéron dans les litiges fondamentaux qui l'opposent aux atticistes.

Premier sujet de conflit : le choix des modèles. Et, en se proposant d'imiter Lysias, Thucydide, ou Xénophon[2], les atticistes révélaient bien leur goût, dans ses affirmations essentielles. Cicéron rejette aisément le choix de Xénophon, et pour des motifs moins esthétiques que pratiques : il lui suffit de noter que le style de Xénophon ne répond nullement aux besoins de l'orateur[3]. Même remarque pour les récits de Thucydide[4]. Mais Cicéron n'hésite pas à désapprouver aussi l'imitation de ses discours. Il écrit dans le *Brutus* : « orationes autem quas interposuit (multae enim sunt) eas ego laudare soleo ; imitari neque possim si velim, nec velim si possim[5] ». Et, dans l'*Orator* : « Ipsae illae contiones ita multas habent obscuras abditasque sententias vix ut intellegantur, quod est in oratione civili vitium vel maximum[6]. » Condamnation que Cicéron — et c'est là le fait essentiel — porte au nom du principe de l'évolution artistique. Et, pour éclairer sa démonstration, il aura recours à une comparaison. Nous lisons dans le *Brutus* : « Ut si quis Falerno vino delectetur, sed eo nec ita novo ut proximis consulibus natum velit, nec rursus, ita vetere ut Opimium aut Anicium consulem quaerat... « Atqui hae notae sunt optimae. » Credo, sed nimia vetustas nec habet eam quam quaerimus suavitatem nec est jam sane tolerabilis. — Num igitur qui hoc sentiat, si is potare velit, de dolio sibi hauriendum, putet? Minime ; sed quandam sequatur aetatem ; sic ego istis censuerim et novam istam quasi de lacu ac musto fervidam orationem fugiendam nec illam praeclaram Thucydidi nimis veterem tanquam Anicianam notam persequandam. Ipse enim Thucydides si posterius fuisset, multo maturior fuisset

1. Cic., *Brut.*, XVII, 71.
2. Cic., *Ibid.*, XVI, 63-64 ; *Orat.*, IX, 28-32 ; *De opt. gen.*, III, 9 ; V, 15.
3. Cic., *Orat.*, IX, 32 : « cujus sermo est ille quidem melle dulcior, sed a forensi strepitu remotissimus. »
4. Cic., *Brut.*, LXXXIII, 287 : « Thucydides enim rerum gestarum pronuntiator sincerus et grandis etiam fuit : hoc forense concertatorium, judiciale non tractavit genus ; » *Orat.*, IX, 30 : « Thucydides autem res gestas et bella narrat et proelia, graviter sane et probe, sed nihil ab eo transferri potest ad forensem usum et publicum. »
5. Cic., *Brut.*, LXXXIII, 287.
6. Cic., *Orat.*, IX, 30.

et mitior[1]. » Même affirmation dans l'*Orator* et même comparaison agricole — avec une intention ironique peut-être à l'égard des atticistes : « Quae est autem in hominibus tanta perversitas ut inventis frugibus glande vescantur? An victus hominum Atheniensium beneficio excoli potuit, oratio non potuit[2]? »

Mais c'est Lysias qui restait pour les atticistes le modèle de prédilection[3]. Son éloquence, par sa simplicité et son naturel, offrait à leurs yeux l'image la plus pure de l'atticisme. Cicéron conteste ce choix et ce jugement : de là une discussion d'autant plus serrée que Lysias est bien un orateur dont il ne peut nier les qualités. Cicéron rejette une définition qui lui paraît inexacte dans son étroitesse, et il souligne avec force la diversité de l'éloquence attique : « Sin autem jejunitatem et siccitatem et inopiam, dummodo sit polita, dum urbana, dum elegans, in Attico genere ponit, hoc recte dumtaxat ; sed quia sunt in Atticis alia meliora, videat ne ignoret et gradus et dissimilitudines et vim et varietatem Atticorum. « Atticos, inquit, volo imitari » Quos? Nec enim est unum genus[4]. » Ou bien : « Ad Atticorum igitur aures teretes et religiosas qui se accommodant, ii sunt existimandi Attice dicere. Quorum genera plura sunt ; hi unum modo quale sit suspicantur[5]. » Cicéron refuse à Lysias et au style simple le monopole de l'atticisme ; il affirme — idée maîtresse dans sa discussion avec les atticistes — que l'éloquence attique se définit aussi par la force, l'éclat et l'abondance. « Itaque nobis monendi sunt ii quorum sermo imperitus increbuit, qui aut dici se desiderant Atticos aut ipsi Attice volunt dicere ut mirentur hunc (Demosthenem) maxime, quo ne Athenas quidem magis credo fuisse Atticas[6]. » Ou bien avec plus de netteté encore : « Istorum enim judicio, si solum illud est atticum, ne Pericles quidem dixit attice, qui primae sine controversia deferebantur ; qui si tenui genere uteretur, nunquam ab Aristophane poeta fulgere, tonare, permiscere Graeciam dictus esset. Dicat igitur Attice venustissimus ille scriptor ac politissimus Lysias — quis enim id posset negare? — dum intellegamus hoc esse Atticum in Lysia, non quod tenuis sit atque inornatus, sed quod nihil habeat

1. Cic., *Brut.*, LXXXIII, 287-288.
2. Cic., *Orat.*, IX, 31.
3. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 229-231.
4. Cic., *Brut.*, LXXXII, 285.
5. Cic., *Orat.*, IX, 28.
6. Cic., *Ibid.*, VII, 23.

insolens aut ineptum ; ornate vero et graviter et copiose dicere aut Atticorum sit aut ne sit Aeschines neve Demosthenes Atticus[1]. » C'est à Démosthène que Cicéron donne la première place parmi les orateurs attiques. « In oratoribus vero graecis quidem, admirabile est quantum inter omnes unus excellat ; ac tamen, cum esset Demosthenes, multi oratores magni et clari fuerunt et antea fuerunt nec postea defecerunt[2]. » Ou bien : « ... recordor longe omnibus unum anteferre Demosthenem[3]. » Et aussi : « Qui (Demosthenes) quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi[4]. » Ou enfin : « Ex quo intellegitur, quoniam Graecorum oratorum praestantissimi sint ei qui fuerint Athenis, eorum autem princeps facile Demosthenes, hunc si qui imitetur, eum et Attice dicturum et optime, ut quoniam Attici nobis propositi sunt ad imitandum, bene dicere id sit Attice dicere[5]. » Et Cicéron justifie son choix : il veut prouver la supériorité de Démosthène sur Lysias notamment. « Tum fuit Lysias,... quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere. Nam plane quidem perfectum et cui nihil admodum desit, Demosthenem facile dixeris. Nihil acute inveniri potuit in eis causis quas scripsit, nihil, ut ita dicam, subdole, nihil versute, quod ille non viderit ; nihil subtiliter dici, nihil presse, nihil enucleate quo fieri possit aliquid limatius ; nihil contra grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate vel sententiarum quo quicquam esset elatius[6]. » Ailleurs : « Hoc (Demosthene) nec gravior exstitit quisquam nec callidior nec temperatior[7]. » Plus nettement encore : « Demosthenes quidem nihil Lysiae subtilitate cedit, nihil argutiis et acumine Hyperidi, nihil levitate Aeschini et splendore verborum[8]. » Et aussi : « Ita fit ut Demosthenes certe possit summisse dicere, elate Lysias fortasse non possit[9]. »

Quelle est donc la portée de ces affirmations? Sans doute — et les critiques l'ont souligné[10] — Cicéron invoque le nom et l'exemple

1. Cic., *Orat.*, IX, 29.
2. Cic., *Ibid.*, II, 6.
3. Cic., *Ibid.*, VII, 23.
4. Cic., *Ibid.*, XXIX, 104.
5. Cic., *De Opt. gen.*, IV, 13.
6. Cic., *Brut.*, IX, 35.
7. Cic., *Orat.*, VII, 23.
8. Cic., *Ibid.*, XXXI, 110.
9. Cic., *De opt. gen.*, IV, 10.
10. J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 233.

de Démosthène, ce maître des *tria genera dicendi*, pour légitimer sa propre éloquence et plus encore sa prédilection, sa passion presque pour le style sublime. Révélation précieuse, à vrai dire, pour définir le goût de Cicéron, mais qui ne ferait qu'opposer vainement un choix à un autre choix, une préférence à une autre préférence, si le jugement de Cicéron ne se fondait, croyons-nous, sur une doctrine esthétique. Nous la reconnaissons : dire que Démosthène a toutes les qualités de tous les orateurs et à un plus haut degré que les autres, dire qu'à l'art de Lysias il ajoute les vertus que le logographe, par tempérament ou nécessité[1], a ignorées, c'est proclamer la supériorité de Démosthène au nom des principes de la critique quantitative. Et nous comprenons mieux, dans toute sa gravité, le reproche que Cicéron adresse aux atticistes : en prenant Lysias pour modèle, ils optent pour un art qui n'a pas atteint la plénitude de son développement et de sa perfection[2].

Il n'est point inutile de noter que le jugement de Cicéron sur Lysias paraît refléter une opinion traditionnelle. Il sera, en effet, confirmé par Denys d'Halicarnasse, et son témoignage est d'autant plus probant qu'il ne saurait avoir subi l'influence de Cicéron. N'est-il pas vrai que Denys ait voulu ignorer les lettres latines, qu'il se soit refusé à citer Cicéron ni aucun autre écrivain de Rome[3]? Mais surtout, artisan de la réaction néo-attique contre l'asianisme[4], il ne peut être suspecté de parti pris contre Lysias. Et il convient sans doute d'ajouter que sa médiocrité d'esprit devient une garantie : elle nous donne l'assurance que Denys d'Halicarnasse traduit moins une pensée personnelle que le sentiment général[5]. Deux affirmations nous paraissent particulièrement significatives. « Δοκεῖ δή μοι μὴ ἀπὸ σκοποῦ τις ἂν εἰκάσαι τὴν μὲν Ἰσοκράτους ῥητορικὴν τῇ Πολυκλείτου τε καὶ Φειδίου τέχνῃ κατὰ τὸ σεμνὸν καὶ μεγαλότεχνον καὶ ἀξιωματικόν· τὴν δὲ Λυσίου, τῇ Καλάμιδος καὶ Καλλιμάχου, τῆς λεπτότητος ἕνεκα καὶ τῆς χάριτος[6]. » Et aussi : « Εἰ (σι) δή τινες ἀρχαῖαι

1. Cic., *De opt. gen.*, III, 9.

2. Et, interprétées à la lumière de cette théorie, les discussions de Cicéron sur la notion d'atticisme, *bene dicere*, *attice dicere* (*Brut.*, LXXXIV, 291), cessent d'être subtilités ou roueries d'avocat.

3. M. Egger, *Denys d'Halicarnasse*, Paris, 1902, p. 38.

4. M. Egger, *Ibid.*, p. 39 : « Cette préface (du traité « sur les anciens orateurs ») est le manifeste de l'éloquence attique contre l'éloquence asiatique. » Cf. p. 238 sqq. ; cf. A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 360.

5. M. Egger, *o. l.*, p. 296-297 ; cf. A. et M. Croiset, *o. l.*, p. 368-369.

6. Denys d'Halicarnasse, *Isocr.*, ch. III.

γραφαί, χρώμασιν εἰργασμέναι ἁπλως, καὶ οὐδεμίαν ἐν τοῖς μίγμασιν ἔχουσαι ποικιλίαν, ἀκριβεῖς δὲ ταῖς γραμμαῖς, καὶ πολὺ τὸ χάριεν ἐν ταύταις ἔχουσαι· αἱ δὲ μετ' ἐκείνας, εὔγραμμοι μὲν ἧττον, ἐξειργασμέναι δὲ μᾶλλον, σκιᾷ τε καὶ φωτὶ ποικιλλόμεναι, καὶ ἐν τῷ πλήθει τῶν μιγμάτων τὴν ἰσχὺν ἔχουσαι. Τούτων μὲν δὴ ταῖς ἀρχαιοτέραις ἔοικεν ὁ Λυσίας, κατὰ τὴν ἁπλότητα καὶ τὴν χάριν· ταῖς δὲ ἐκπεπονημέναις τε καὶ τεχνικοτέραις ὁ Ἰσαῖος[1]. » Jugement doublement instructif. La comparaison entre Lysias et Calamis, Callimachos ou les peintres les plus anciens nous permet de préciser la place que Denys d'Halicarnasse attribue à l'orateur dans l'évolution de l'éloquence[2]. Il y a plus : si nous voulons bien nous souvenir de l'engouement que Callimachos semble avoir connu dans la renaissance néo-attique aux IIe et Ier siècles avant J.-C., nous comprendrons mieux, à la faveur de ce rapprochement, le choix de Lysias, sa signification et le sens même du mouvement atticiste à Rome.

Un autre sujet de conflit opposait plus gravement encore Cicéron et ses adversaires[3]. Fidèles à leur idéal de style simple, les atticistes ne pouvaient que rejeter la structure périodique de la phrase et le rythme oratoire ; ils en reprochèrent l'emploi à Cicéron, sans lui épargner les critiques les plus sévères[4]. Cicéron s'est attaché à définir le nombre dans son origine et sa nature[5] ; il en proclame la nécessité et se fonde encore sur le principe de l'évolution artistique. Condamner l'art de la période, c'est ignorer les leçons d'Isocrate et les progrès de son éloquence : « et cum cetera melius quam

1. Denys d'Halicarnasse, *Isée*, ch. IV.

2. Nous citerons, pour le confronter avec le deuxième jugement de Denys, ce passage de Cicéron au sujet de Caton : « Intelleges nihil illius lineamentis nisi eorum pigmentorum quae inventa nondum erant florem et colorem defuisse » (*Brut.*, LXXXVII, 298). Ce rapprochement donnera, croyons-nous, un sens nouveau à la comparaison que Cicéron établit entre Lysias et Caton (*Brut.*, XVII, 67-68) et qui a surpris ou heurté tous les critiques (cf. J. Girard, *o. l.*, p. 67 ; J. F. d'Alton, *o. l.*, p. 231, et, tout récemment, R. Marache, *La critique littéraire de langue latine*, Rennes, 1952, p. 25). Cicéron n'a sans doute pas voulu prétendre que les mérites de Lysias et de Caton étaient égaux. Mais il entend préciser la place symétrique qu'ils occupent l'un et l'autre dans l'évolution de l'éloquence attique ou romaine ; il souligne ainsi — aggravée par un manque de nationalisme littéraire — l'erreur *historique* de ses adversaires. Cf. H. Jucker, *o. l.*, p. 141. Nous ajouterons que les jugements de Cicéron et de Denys sur Lysias sont confirmés par la critique moderne : cf. F. Gache et J.-S. Piquet, *Cicéron et ses ennemis littéraires, traduction d'une préface de O. Jahn*, Paris, 1886, p. 37-38 et note 1 ; J. Girard, *o. l.*, p. 69.

3. F. Gache et J.-S. Piquet, *o. l.*, p. 60 sqq. Cf. J. F d'Alton, *o. l.*, p. 242-243, p. 246 sqq.

4. Quint., XII, 10, 12 : « Quem tamen et suorum homines temporum incessere audebant ut... in compositione fractum, exsultantem ac paene, quod procul absit, viro milliorem. » Cf. Tac., *Dial. orat.*, XVIII : « Legistis utique et Calvi et Bruti ad Ciceronem missas epistulas ex quibus facile est deprehendere... rursusque Ciceronem a Calvo quidem male audisse tanquam solutum et enervem, a Bruto autem, ut ipsius verbis utar, tanquam fractum atque elumbem. »

5. Cic., *Orat.*, LII-LX, 174-203.

superiores, tum primus intellexit etiam in soluta oratione, dum versum effugeres, modum tamen et numerum quendam oportere servari. Ante hunc enim verborum quasi structura et quaedam ad numerum conclusio nulla erat ; aut si quando erat, non apparebat eam dedita opera esse quaesitam, quae forsitam laus sit ; verum tamen natura magis tum casuque, non umquam aut ratione aliqua ulla observatione fiebat[1] ». Ou bien : « Nam cum concisus ei Thrasymachus minutis numeris videretur et Gorgias, qui tamen primi traduntur arte quadam verba vinxisse, Theodorus autem praefractior nec satis, ut ita dicam, rotundus, primus instituit dilatare verbis et mollioribus numeris explere sententias ; in quo cum doceret eos qui partim in dicendo partim in scribendo exstiterunt, domus ejus officina habita eloquentiae est[2]. » Et enfin : « Nam qui Isocratem maxime mirantur, hoc in ejus summis laudibus ferunt, quod verbis solutis numeros primus adjunxerit[3]. » Une comparaison avec l'histoire de la peinture éclaire mieux encore la doctrine de Cicéron et souligne l'erreur de ses adversaires : « — « Non erat « hoc apud antiquos. » Et quidem nihil aliud fere non erat ; nam et verba eligebant et sententias graves et suaves reperiebant, sed eos aut vinciebant aut explebant parum : « Hoc me ipse delectat » inquiunt. Quid, si antiquissima illa pictura paucorum colorum magis quam haec jam perfecta delectat, illa nobis sit credo repetenda, haec scilicet repudianda[4]. » Et Cicéron peut affirmer avec force : « Post inventa conclusio est qua credo usuros veteres illos fuisse, si jam nota atque usurpata res esset ; qua inventa omnes usos magnos oratores videmus[5]. » Vertu éminemment attique, comme le prouve l'exemple de Démosthène : « Hoc modo dicere nemo umquam noluit nemoque potuit quin dixerit ; qui autem aliter dixerunt, hoc assequi non potuerunt. Ita facti sunt repente Attici ; quasi vero Trallianus fuerit Demosthenes cujus non tam vibrarent fulmina illa, nisi numeris contorta ferrentur[6]. »

Telle est donc, dans les deux litiges essentiels qui les opposent, l'erreur que Cicéron condamne chez ses adversaires : ils inter-

1. Cic., *Brut.*, VIII, 32.
2. Cic., *Orat.*, XIII, 40.
3. Cic., *Ibid.*, LII, 174.
4. Cic., *Ibid.*, L, 168-169.
5. Cic., *Ibid.*, LI, 169.
6. Cic., *Ibid.*, LXX, 234.

rompent le cours de l'évolution artistique ; ils le renversent même[1]. Négation du dogme fondamental de la critique des Anciens.

* * *

Notre étude nous abuserait-elle nous-mêmes? Sans doute — et nous ne l'ignorons nullement — elle laisse nombre de problèmes en suspens : nous n'avions, à vrai dire, nous ne pouvions avoir l'ambition de les résoudre. Mais — enfermée dans ses propres limites — la polémique de Cicéron et des atticistes trouve, semble-t-il, dans notre explication son unité et presque sa logique. L'école atticiste de Rome ne peut être isolée du mouvement néo-attique qui se manifeste, au 1er siècle avant J.-C., à travers la Grèce, l'Asie et l'Italie. Elle en a tous les partis pris esthétiques. Et, d'abord, elle veut imiter l'art attique dans sa pureté originelle ; elle fixe les seuls modèles à suivre et définit la frontière de l'atticisme. Choix arbitraire en son étroitesse, abstrait en son principe, et qui surtout contredit le dogme de l'évolution artistique, fondement de la critique chez les Anciens. Contre les atticistes et leurs accusations, fidèle à une esthétique qui se veut traditionnelle et reste assez scolaire sans doute, Cicéron invoque précisément la loi du progrès ; il se fonde sur elle pour rejeter l'idéal de ses adversaires, mais aussi pour justifier son propre choix. Querelle, sans cesse recommencée, des Anciens et des Modernes? Il y a plus : en condamnant l'école atticiste, en légitimant son éloquence et ses erreurs peut-être, Cicéron, croyons-nous, défend le goût romain, avec ses faiblesses et toutes ses exigences.

A. Desmouliez.

1. E. Norden (*o. l.*, p. 259) semble avoir pressenti une idée semblable ; mais, en fait, il l'applique à contresens, en croyant que les atticistes ont voulu imiter les anciens orateurs de Rome. Ce qui, nous l'avons vu (*vide supra*, p. 172-173), est une erreur.